



**Annuaire Français de Relations Internationales**  
**AFRI 2006, volume VII**  
**Editions Bruylant, Bruxelles**

RAIMOND Jean-Bernard , "Jean-Paul II, un Pape au cœur de l'histoire.

1978-2005 ", AFRI 2006, volume VII

Disponible sur [http://www.afri-ct.org/IMG/pdf/jean\\_paul\\_deux.pdf](http://www.afri-ct.org/IMG/pdf/jean_paul_deux.pdf)

Tous droits réservés - Centre Thucydide - contact : [centre.thucydide@afri-ct.org](mailto:centre.thucydide@afri-ct.org)

JEAN-PAUL II,  
UN PAPE AU CŒUR DE L'HISTOIRE 1978-2005

PAR

JEAN-BERNARD RAIMOND (\*)

Au lendemain du sac de Rome, en 1527, François Guichardin, amer et désabusé, ancien conseiller de Clément VII, avoue que la mission essentielle du pape est d'ordre spirituel : «*Je dirai même que l'autorité spirituelle lui donne une importance et une puissance autrement plus grandes que toute l'autorité temporelle qu'il pourrait avoir et, s'il renonçait aux responsabilités temporelles, il serait encore plus grand et respecté dans toute la chrétienté*» (1). Cependant, François Guichardin, après les événements qu'il vient de vivre, ne doute pas que «*le monde étant ce qu'il est, le pape qui n'appuierait pas sa politique de toutes sortes d'armes ou de puissances, serait réduit à néant non seulement sur le plan temporel, mais aussi sur le plan spirituel*». Il reste que la première proposition était prémonitoire et guiderait le monde de Pie IX à Jean-Paul II.

Sur une voie tracée par Jean XXIII et Paul VI, Jean-Paul II a eu un rôle politique fondamental, sans précédent, dans cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Le premier appel du premier pape slave de l'histoire, «*N'ayez pas peur!*», même s'il est issu directement de l'Évangile, a, dès 1978, une implication politique. La peur, dans le monde de la Guerre froide, change de camp. Gierek, premier Secrétaire du POUP (Parti communiste polonais), et Brejnev, Secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique et chef de l'État, ne s'y trompent pas : «*c'est un grand honneur pour la Pologne, dit Gierek, mais nous aurons des problèmes*». Pour eux, il n'y a pas de doute : c'est un pape politique qui vient d'être élu.

Il est vrai que, dès ses premiers pas, Jean-Paul II est prudent : il présente ses voyages à travers le monde comme des voyages pastoraux – ce qu'ils sont –, où la politique n'est qu'une sorte de dérive ou de conséquence liée à des déplacements dont la finalité est religieuse. En 1988 encore, dix ans après son élection, prenant la parole devant le Parlement européen, le pape déclare : «*sans sortir de la compétence qui est la sienne, l'Église considère comme son devoir d'éclairer et d'accompagner les initiatives développées par*

(\*) Ancien ministre français des Affaires étrangères et Ambassadeur de France.

(1) Les citations, dans cet article, de discours et de textes de Jean-Paul II sont toutes tirées de la collection complète de l'*Osservatore romano*, disponible en français. On peut retrouver l'ensemble des textes de Jean-Paul II, y compris les plus récents, dans *La Documentation catholique*.

*les peuples qui vont dans le sens des valeurs et des principes que l'Église se doit de proclamer, attentive aux signes des temps qui invitent à traduire dans les réalités changeantes de l'existence les requêtes permanentes de l'Évangile.»* On reprendra volontiers une phrase du discours de 1995 aux Nations Unies : *«je suis devant vous comme mon prédécesseur le pape Paul VI, voici juste trente ans, non comme quelqu'un qui a une puissance temporelle ni comme un chef religieux qui demande des privilèges particuliers pour sa communauté. Je suis ici devant vous en témoin.»*

### L'HOMME ET LA VIE

L'enfance et l'adolescence de Karol Wojtyła sont aujourd'hui connues de tous : la disparition de sa mère, de son frère, sa foi profonde, ses études brillantes, son goût du théâtre et, notamment, du théâtre rhapsodique, ses études universitaires, d'abord littéraires puis philosophiques, sa carrière d'enseignant à l'Université Jagellon et à l'Université libre de Lublin.

Son destin, il le doit surtout à un homme, le cardinal prince Sapieha, qui le distingue à la fin de son enseignement secondaire et, quelques années après, l'accueille dans son séminaire clandestin. Il le protège contre les rafles en le rapatriant avec les autres séminaristes à l'archevêché de Cracovie. Il le pousse à faire des études et, à peine est-il prêtre, juste à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il l'envoie à Rome. En 1948, à son retour, il lui donne une sorte de commandement, comme aurait dit le général de Gaulle : il le nomme dans une petite paroisse de montagne, autour de Cracovie. Au bout de huit mois, il le fait revenir, mais dans une paroisse tout à fait différente, dans un secteur intellectuel. A la veille de sa mort, le cardinal Sapieha le destine à des études à l'université. Le cardinal Adam Sapieha appartient à une très grande famille, tandis que Karol Wojtyła est d'un milieu de qualité, mais très modeste. Paul VI, bien entendu, a également repéré très vite la puissance intellectuelle de Karol Wojtyła et s'appuiera sur lui. Cependant, même avec ses immenses qualités, celui-ci n'aurait peut-être pas pu accéder aussi facilement au sommet de la hiérarchie. Inclignons-nous devant l'intelligence du cardinal Sapieha.

La réflexion philosophique a tenu une grande place dans la vie de Jean-Paul II. Sa pensée s'est exprimée d'abord à travers le théâtre, la poésie, avec une œuvre significative sur l'amour conjugal, *La Boutique de l'orfèvre*, publiée en 1960 en Pologne. Il a soutenu deux thèses de philosophie : la première sur saint Jean de la Croix, dont le titre était *La Doctrine de la foi chez saint Jean de la Croix*; la seconde sur Max Scheler, *Considérations sur la possibilité de construire une éthique chrétienne sur les bases du système de Max Scheler*. D'autres ouvrages du futur Jean-Paul II ont été remarqués avant son élection, en particulier *Amour et responsabilité* et *Personne et Acte*, ce dernier livre étant le plus complexe et le plus important.

Tous les philosophes que Jean-Paul II a aimés et étudiés appartenaient à l'école de Göttingen. La plupart d'entre eux étaient des Allemands qui avaient vécu, pensé, travaillé, souffert avant et pendant la Première Guerre mondiale. Qu'il s'agisse d'Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie dans le sillage de Hegel, de Max Scheler, qui inspira à Karol Wojtyła sa thèse de doctorat, ou d'un jeune Polonais de Lvov, Roman Ingarden, futur professeur de philosophie à Cracovie et dont Karol Wojtyła subit l'influence, ils étaient, avec beaucoup d'autres, les représentants brillants de la philosophie et de la civilisation allemande et européenne, avant Hitler. De plus, les souvenirs d'Edith Stein, *Vie d'une famille juive*, écrits dans les années trente et publiés pour la première fois en Allemagne en 1985, constituent indirectement une révélation sur la connaissance intime qu'a pu avoir Karol Wojtyła de l'école phénoménologique de Göttingen. Roman Ingarden était l'ami le plus proche d'Edith Stein et il a entretenu avec la religieuse, jusqu'à sa mort, une large correspondance. C'est ainsi que Karol Wojtyła a eu, grâce au témoin privilégié qu'était Roman Ingarden, un accès non seulement aux œuvres, mais à la vie même de Husserl, de Max Scheler et de toute la pléiade des penseurs qui incarnent, avant son anéantissement tragique par le nazisme et le marxisme-léninisme, la civilisation européenne dans toute sa splendeur.

#### LE PAPE ET LA GUERRE

Jean-Paul II eut à faire face à plusieurs reprises à la question de la guerre. Sa réponse a été toujours originale et conforme à sa logique.

On se souvient de son opposition déterminée aux deux guerres du Golfe : en 1991 d'abord, car il redoutait un divorce accru entre l'Occident et le monde musulman et c'est la raison pour laquelle il lança un avertissement à George Bush, «*la guerre est une aventure sans retour*»; en ce qui concerne la guerre contre l'Iraq, en 2003, l'attitude de Jean-Paul II a été encore plus radicale. Dans son message adressé à l'occasion de la Journée mondiale de la paix – daté du 1<sup>er</sup> janvier 2003 et placé sous l'invocation du quarantième anniversaire de l'encyclique *Pacem in terris* de Jean XXIII –, sans doute la déclaration la plus politique et la plus philosophique de Jean-Paul II sur la guerre, Jean-Paul II, critiquant sans ménagement la conduite des hommes politiques, vise en grande partie l'administration américaine : «*sans doute, nulle part ailleurs que dans la situation dramatique du Moyen-Orient et de la Terre sainte, on ne ressent avec une telle acuité la nécessité d'utiliser de manière correcte l'autorité politique*»; «*tant que ceux qui occupent des responsabilités n'accepteront pas de remettre courageusement en question leur manière de gérer le pouvoir et d'assurer le bien-être de leur peuple, il sera difficile d'imaginer que l'on puisse vraiment progresser vers la paix*»; et Jean-Paul II d'ajouter, comme si son offensive était encore trop abstraite, «*la*

*paix n'est pas tant une question de structures que de personnes*». Tout est dit ! Devant le corps diplomatique, Jean-Paul II reprend : *«non à la guerre, elle n'est jamais une fatalité. Elle est toujours une défaite de l'humanité»*. On se souviendra également des initiatives de Jean-Paul II : en particulier, le cardinal Etchegaray rencontre Saddam Hussein à Bagdad, tandis que, à Rome, Jean-Paul II reçoit Tarek Aziz.

Cependant, ce serait une erreur de croire que le pape écarte toujours le recours à la force. Quelques exemples sont remarquables. D'abord, dans les Balkans, où le Saint-Siège a depuis le début une analyse politique précise : la responsabilité, depuis 1991, repose sur Milosevic qui, à contre-pied de tous les dirigeants des pays post-communistes d'Europe centrale et orientale, au lieu de choisir la voie démocratique, est demeuré fidèle à des méthodes marxistes-léninistes sous couvert du nationalisme serbe. Dans cet esprit, pendant la crise du Kosovo en 1999, s'il recommande toujours le cessez-le-feu, le pape ne condamne jamais les bombardements de l'OTAN. De même, en 2001, après les attentats contre le World Trade Center, Jean-Paul II, au Kazakhstan, condamne sans réserve le terrorisme, mais se garde de condamner la réaction américaine en Afghanistan que l'on présentait et, le 12 octobre, son ministre des Affaires étrangères, Mgr Jean-Louis Tauran, rappelle que l'Eglise approuve le droit de légitime défense, en l'occurrence, celui des États-Unis.

#### LES GRANDS PRINCIPES

##### *Le «Pape de la Liberté»*

C'est en 1980, à l'UNESCO, enceinte non religieuse et éminemment politique, que Jean-Paul II exerce une séduction inattendue sur un aréopage de diplomates et de journalistes sceptiques, en prenant la défense de la liberté, des nations, de leurs cultures, dans un langage dépourvu d'ambiguïté, qui met en pièces le marxisme-léninisme. A la fin d'un des plus grands discours de l'après-guerre, il lance un second appel quasi méthodologique : *«ayez une approche correcte»*. Pour tous ceux qui ont vécu au contact du monde soviétique, qu'il soit léniniste, stalinien ou khrouchtchevien, cette formule est géniale. C'est l'arme absolue contre la mystification du socialisme réel en Europe centrale et orientale. Le discours de l'UNESCO annonce le combat contre le communisme au nom des droits de l'homme, du droit des nations à leur souveraineté et du lien profond entre nation et culture : *«veillez, par tous les moyens à votre disposition, sur cette souveraineté fondamentale que possède chaque nation en vertu de sa propre culture, protégez ce qui est la prunelle de vos yeux, ne permettez pas que cette souveraineté fondamentale devienne la proie de quelques intérêts politiques ou économiques, victime des totalitarismes, impérialismes ou hégémonies pour lesquels l'homme ne compte*

*que comme objet de domination et non comme sujet de son existence humaine. N'y a-t-il pas, sur la carte de l'Europe et du monde, des nations qui ont une merveilleuse souveraineté historique provenant de leur culture et qui sont pourtant en même temps privées de leur pleine souveraineté?»* Le pape dénonce ainsi le régime polonais et, au-delà, tout le régime soviétique.

En 1995, quinze ans après le discours de l'UNESCO, Jean-Paul II, devant les Nations Unies, tire les conclusions de la révolution sans précédent qui a transformé pacifiquement l'Europe et le monde : *«toutes les régions de la terre ont pris le risque de la liberté. Lors de ma visite précédente aux Nations Unies il y a seize ans, j'avais souligné l'importance des droits naturels de l'homme [...]. Au-delà d'une aire géographique précise, les révolutions non violentes de 1989 ont prouvé que la recherche de la liberté est inaliénable et qu'elle découle de la reconnaissance de la dignité, de la valeur inestimable de la personne humaine»*. La Seconde Guerre mondiale a eu lieu à cause, dit-il, des violations des droits des nations : *«après la guerre, le droit des nations a continué à être violé. Les Etats baltes et les larges territoires de l'Ukraine et de la Biélorussie furent absorbés par l'Union soviétique, ainsi que cela s'était déjà produit dans le Caucase pour l'Arménie, l'Azerbaïdjan et la Géorgie»*.

Ce «Pape de la Liberté» est non seulement un témoin de l'histoire et un combattant contre l'idéologie marxiste, mais c'est aussi – si on peut se permettre cette expression – un prophète. Dans son discours devant le Parlement européen en 1988, Jean-Paul II fait preuve, en effet, d'une prescience extraordinaire à la veille de l'année qui verra la chute du Mur de Berlin : *«d'autres nations pourront sans doute rejoindre celles qui sont ici représentées. Mon vœu de pasteur suprême de l'Eglise universelle, venu de l'Europe de l'Est et qui connaît les aspirations des peuples slaves, cet autre poumon de notre même patrie européenne, mon vœu est que l'Europe, se donnant souverainement des institutions libres, puisse un jour se déployer aux dimensions que lui ont données la géographie et plus encore l'histoire»*. Dans une Europe divisée, Jean-Paul II annonce ainsi l'élargissement de l'Union européenne.

### ***Le «Pape de la Vérité» ou la relecture de l'Histoire***

La recherche de la vérité, constante chez Jean-Paul II, a pris une dimension nouvelle quand le pape en a fait une priorité à l'approche du troisième millénaire. C'est au printemps de 1994, à partir d'un texte intitulé *«Réflexions sur le grand jubilé»* et dans une lettre apostolique, *Tertio millennio adveniente*, que le pape demande aux cardinaux de réexaminer l'histoire de l'Eglise à travers le prisme du pardon et de la repentance. Le religieux et le politique sont sur la même ligne : la révision est historique autant que religieuse. *«La porte sainte du Jubilé de l'an 2000 devra symboliquement être plus large que les précédentes car l'humanité, arrivée à ce terme, laissera derrière elle non seulement un siècle, mais un millénaire.»* C'est donc à une

relecture de l'histoire que Jean-Paul II invite l'Église, mais aussi nous tous. Son initiative se recommande de Jean XXIII et de Paul VI, avec une référence fréquente et significative au dernier pape non italien, Adrien VI.

La révision de l'histoire, lancée après seize ans de pontificat, éclaire rétrospectivement l'action de Jean-Paul II depuis son élection. En 1965, à une époque où les gouvernements communistes d'Europe centrale et orientale ne cessaient d'évoquer le prétendu «revanchisme» allemand, les évêques de Pologne demandèrent et offrirent le pardon aux évêques allemands, à l'indignation des dirigeants communistes de Varsovie, lesquels disaient *«nous n'oublierons pas et nous ne pardonnerons pas!»* Dans la réponse officielle de l'épiscopat aux attaques des dirigeants, on reconnaît la plume de Karol Wojtyła : *«en tant que nation, nous n'avons pas fait de tort à nos voisins allemands [...]. Mais il n'y a pas d'innocents, comme le dit Albert Camus.»* Importance de la nation et citation d'Albert Camus : le texte est signé. Les évêques polonais sont en avance sur l'histoire, non seulement sur la réunification, mais même sur la politique de Willy Brandt, dans les années 1970.

Cette révision de l'histoire, qui jalonne, au cours des vingt dernières années, le parcours du pape, concerne presque tous les sujets : le protestantisme, la religion orthodoxe, la question juive, les croisades, l'Islam, la guerre, les totalitarismes, l'intégrisme, l'Inquisition, le racisme, Luther, Galilée.

## LES GRANDES RÉALISATIONS

### *Les acquis historiques*

#### *La chute du totalitarisme communiste*

Ce que l'opinion a retenu, avant tout, c'est la contribution de Jean-Paul II à la chute du totalitarisme communiste qui a dominé presque tout le XX<sup>e</sup> siècle, de 1917 à 1989.

Né en 1920 dans la Pologne qui avait retrouvé, à la fin de la Première Guerre mondiale, sa place sur la carte de l'Europe, Karol Wojtyła, dès 1939 à sa sortie du lycée, a vécu la Seconde Guerre mondiale et la domination nazie, le nouveau partage de la Pologne entre Staline et Hitler, puis le régime communiste imposé par Staline et l'Union soviétique. Si l'on excepte deux années d'études théologiques et philosophiques à Rome, de 1946 à 1948, et des voyages en Europe, au Proche-Orient, en Asie, en Océanie et aux États-Unis, Karol Wojtyła n'a presque jamais quitté la Pologne avant son élection au siège de Pierre : séminariste, prêtre, évêque et archevêque, puis cardinal, contrairement à beaucoup de ses prédécesseurs, il n'a jamais été nonce ou membre de la Curie.

C'est un homme de terrain : il a vécu la résistance au nazisme et au communisme avec ses deux armes favorites, la non-violence et la fermeté sans concession. Toute son expérience lui a enseigné ce qu'il a conseillé aux peuples, en 1980, à Paris, en pleine guerre froide, à l'UNESCO : «*avoir une approche correcte*». C'est ainsi que, dans sa patrie, en Pologne, avec ses amis de l'Eglise et hors de l'Eglise, avec les intellectuels de Cracovie et Solidarité, avec Bronislaw Geremek, Tadeusz Mazowiecki, Jacek Kuron, Jerzy Turowicz ou bien encore au concile au côté de Paul VI, Karol Wojtyla a défini une stratégie où il n'était dupe de rien et qui, grâce à «*la providence*», pour reprendre les mots de Jean-Paul II, a convergé en 1985-1991 avec celle d'un autre Slave, Mikhaïl Gorbatchev : l'un et l'autre ont reconnu en 1992 leur implicite et involontaire complicité.

Le deuxième voyage en Pologne de Jean-Paul II en 1983, après l'interdiction de Solidarité en 1982, témoigne de cela. En effet, bien que l'état de siège ne fût que suspendu, ce voyage apporta un soutien moral précieux à la clandestinité et à l'opposition, qui étaient alors dans une relative faiblesse. Si l'on additionne les millions de Polonais qui ont assisté aux messes en plein air, ceux qui ont regardé la télévision et vu le général Jaruzelski trembler devant le pape – la peur avait changé de camp –, c'est presque toute la Pologne qui, en 1983, a entendu Karol Wojtyla. Solidarité est sortie renforcée par la contestation, portée par Jean-Paul II lui-même, à tout le système soviétique, à partir de sa patrie polonaise, au centre de l'Europe.

L'Histoire gardera le souvenir de ce grand combat et, sur le plan de la réalité, la mort du communisme, malgré quelques survivances aujourd'hui, est définitive.

#### *La «théologie de la libération»*

Le deuxième acquis historique de l'ère Jean-Paul II est non négligeable, car il a préservé l'Eglise d'Amérique latine, aujourd'hui foyer principal du catholicisme : la première difficulté de Jean-Paul II, à peine élu, fut la «théologie de la libération».

Dès le début de 1979, le premier voyage de Jean-Paul II fut pour Puebla : le pape s'y oppose, comme il l'avait fait au concile, en face de Don Helder Camara, à l'engagement politique de l'Eglise. Sa position, son action, aujourd'hui encore, sont souvent mal interprétées : il n'a pas eu alors, contrairement à une version répandue, même chez les experts, une attitude conservatrice face à «l'Eglise des pauvres», mais a simplement voulu éviter que les prêtres soient les auxiliaires involontaires du marxisme-léninisme, à l'époque en pleine expansion mondiale, en participant par exemple au gouvernement sandiniste au Nicaragua, ce qu'ils firent cependant quelques mois après sa visite. La meilleure preuve de cela est que, après quelques années, Jean-Paul II lui-même affirma que la «théologie de

la libération» ne posait plus de problème puisque le marxisme-léninisme était mort.

Moins visible que la Pologne, la confrontation avec la «théologie de la libération» apparaît ainsi, contrairement à des images trop simples, comme un succès pour un Jean-Paul II averti de la réalité historique et politique.

### *Les relations diplomatiques avec Israël*

Un autre acquis historique de la période Jean-Paul II réside dans l'établissement des relations diplomatiques entre Israël et le Vatican en 1994. Il a fallu à Jean-Paul II seize ans pour atteindre ce résultat.

Tout son passé, son enfance à Wadowice, avec ses amis et amies juifs, sa condamnation radicale de l'antisémitisme qu'il assimilait à un anti-christianisme, militaient en ce sens. N'y étaient pas étrangers non plus sa familiarité avec la pensée phénoménologique telle qu'elle s'était développée autour de Husserl à Göttingen et à Fribourg-en-Brisgau, ainsi que son respect pour l'itinéraire d'Edith Stein, juive allemande convertie au catholicisme, assistante de Husserl, déportée à Auschwitz, pour ne pas avoir voulu renier sa judéité. Nombreux furent les jalons de cette réconciliation entre Israël et le Saint-Siège.

La visite de Karol Wojtyła à la synagogue de Cracovie, celle de Jean-Paul II à la synagogue de Rome précédèrent les négociations entreprises après la conférence de Madrid en 1991, quand la possibilité, après la guerre du Golfe, d'un processus de paix israélo-arabe se fut apparemment dégagée. La visite du pape en Terre sainte, en 2000, fut le couronnement de cette réussite sans précédent, illustrée par le geste, au Mur des Lamentations, d'un Jean-Paul II fidèle à son génie.

### *Les chemins ouverts*

L'un des grands mérites de Jean-Paul II, aux yeux de la postérité, devrait être d'avoir ouvert de nouveaux chemins, même sans atteindre les buts qu'il s'était fixés.

Les deux grands axes de sa pensée, à la fois religieuse et politique, car l'un de ses grands talents est d'avoir poursuivi au service des hommes une double finalité, sont la recherche de l'œcuménisme et l'ouverture d'un dialogue interreligieux permanent. N'oublions pas que, pour Jean-Paul II, l'œcuménisme et le dialogue interreligieux débouchent par nature sur le politique.

### *L'œcuménisme*

Les deux poumons de l'Eglise, tels qu'il les avait évoqués en 1988 devant le Parlement européen, le catholicisme et l'orthodoxie, ont pour Jean-

Paul II une signification politique : c'est la réunification des deux Europe. « *J'ai, même, à plusieurs reprises, évoqué l'image d'une Europe qui respire avec ses deux poumons, non seulement d'un point de vue religieux mais également culturel et politique.* » Ceci est l'occasion de rappeler l'appui déterminé et constant apporté par Jean-Paul II à la construction de l'Europe, jusqu'à ne pas dramatiser l'absence, dans le projet de Constitution, de l'évocation des racines chrétiennes à laquelle il était cependant très attaché.

Dans les dernières années de son pontificat, Jean-Paul II avait mis l'accent sur ses deux ambitions, qui n'ont pas été complètement satisfaites. Pour l'œcuménisme, il s'est tourné vers la périphérie de la Russie, non sans succès. Cependant, la déception reste pourtant l'attitude de l'orthodoxie russe, bien que Mikhaïl Gorbatchev ait promulgué en 1990 une loi sur la liberté de conscience et de religion, en réponse à la demande exprimée par Jean-Paul II lors de la rencontre du 1<sup>er</sup> décembre 1989. Pour beaucoup, le chemin ouvert opiniâtrement par Jean-Paul II ne pourra être poursuivi qu'avec une nouvelle génération d'orthodoxes, plus ouverte à une culture internationale.

#### *Le dialogue interreligieux*

Jean-Paul II a été le premier, dans une époque de risques intégristes, à prendre des initiatives entièrement novatrices en face de l'Islam : le premier voyage au Maroc en 1985 a permis au Saint-Père de s'adresser dans l'enthousiasme à une foule de jeunes musulmans, ce qui était sans précédent; en 2001, il est entré dans la mosquée des Omeyyades, à Damas. Les attentats du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center ne l'ont pas dissuadé de maintenir, 11 jours après, un voyage au Kazakhstan, pays de 15 millions d'habitants qui ne compte que 180 000 catholiques : il a pu, à chaud, y insister, au cœur de la grande Route de la soie et des relations séculaires entre l'Orient et l'Occident, sur l'importance du dialogue religieux avec l'Islam authentique, qu'il distingue sans ambiguïté du terrorisme de la haine.

La Chine est le seul échec de Jean-Paul II dans le dialogue interreligieux, comparable dans une certaine mesure avec celui de l'œcuménisme. Si, dès 1979, Jean-Paul II a créé cardinal *in petto* Mgr Gong Pin-Mei, ancien évêque de Shanghai qui a passé trente ans en prison, nomination rendue publique en juin 1991, le pape a multiplié les gestes vis-à-vis de Pékin, plus particulièrement en renonçant à déclarer schismatiques et à excommunier les évêques nommés par Pékin dans le cadre de l'association patriotique, contrairement à ce qu'avait fait Pie XII en 1957. Il a multiplié les appels, soit à Manille en 1995, soit de sa chapelle privée en 1996, et le cardinal Etchegaray s'est rendu à plusieurs reprises dans le pays. Au moment où Jean-Paul II disparaît, toutes les tentatives de rapprochement ont échoué : Benoît XVI, lors d'un récent synode, a essayé de nouveau, mais sans aucun

succès, d'inviter des représentants de la Chine (Eglise patriotique et Eglise clandestine). Malgré l'absence de progrès, même si on laisse de côté la question importante de la reconnaissance diplomatique, aussi longtemps que Rome maintiendra ses liens avec Taiwan, il demeure possible que les deux parties, Rome et Pékin, parviennent enfin à dégager, dans un intérêt réciproque, un processus réglant le paradoxe des deux Eglises, patriotique et clandestine. Le nouveau régime de Hu Jintao, élu en mars 2003, a évincé la vieille garde; ouvrira-t-il une nouvelle voie? C'est probable, si l'on veut bien se souvenir que l'actuel Premier ministre, Wen Jiabao, fut le collaborateur direct de Zhao Ziyang, lequel tenta de s'opposer à la répression sur la place Tian'anmen, en 1989 (2).

### *L'universalité de Jean-Paul II*

Peu de questions, peu de pays ont échappé à l'attention de Jean-Paul II pendant les vingt-six années de son pontificat : il nous protégeait du quotidien, du terre-à-terre, ouvrait toujours un chemin vers une interprétation ou une action jamais imposée ni présentée comme infaillible, dans la lumière de la Foi ou, plus simplement, d'une forme de transcendance. Il était ainsi présent dans une actualité qui couvrait en temps réel tous les continents, toutes les nations et interrogeait chacun de nous.

### *L'Afrique*

Une de ses grandes déceptions fut l'Afrique, dont, dès ses premiers voyages, surtout au Nigeria, il attendait beaucoup. En 1993, au moment de quitter le Soudan, il s'adresse presque directement à l'Afrique sous forme de prosopopée : « *Afrique, tu as de grandes nécessités, mais aussi tant de choses à donner. Tu possèdes un sens profond de la communauté et un sens très vif de la dimension spirituelle de la vie humaine. Ne te laisse pas amener à penser qu'un individualisme à outrance, qui débouche toujours sur l'égoïsme, constitue la bonne voie à suivre. Cultive la force de ta vie de famille, ton amour pour les enfants, ta solidarité avec les pauvres, ta solidarité envers l'étranger. Ne troque pas tes valeurs spirituelles contre un matérialisme qui n'est pas en mesure de satisfaire le cœur humain.* » Cependant, en 1998, au cours d'un de ses derniers voyages sur ce continent, Jean-Paul II exprime ses regrets en face d'une Afrique ravagée par la corruption. Il est vrai que l'accueil que lui avait réservé en 1992, au Sénégal, Abdou Diouf, musulman, l'avait encouragé par un discours de portée presque historique, tout à fait digne de cette personnalité africaine exceptionnelle.

(2) Zhao Ziyang avait reçu en 1987 l'auteur de ces lignes, alors ministre français des Affaires étrangères en visite en Chine : l'ancien chef du Parti communiste chinois était apparu d'une grande modernité.

*Cuba*

En 2002-2003, Cuba déçoit Jean-Paul II, alors que son voyage, cinq ans plus tôt en 1998, pouvait être rangé parmi les réussites du « prophète armé ». Dès le début de ce voyage, la mission que se donne le pape est claire : pendant plusieurs jours, il délivre son message religieux et son message politique devant les jeunes, les intellectuels, mais aussi devant tout le peuple, d'autant plus que toutes les cérémonies, toutes les homélies sont retransmises par la télévision. Les égards de Fidel Castro pour un pape qu'il respecte et admire, l'audace de Jean-Paul II dans sa défense de la liberté, sa condamnation sans ambiguïté de l'embargo américain, le jour de son départ, ont eu un résultat spectaculaire : non pas seulement la ferveur de l'accueil, ni la révolution que constituait à lui seul le face-à-face Jean-Paul II/Fidel Castro ; le régime castriste sort relativement renforcé vis-à-vis des exilés anti-castristes, mais Fidel Castro aussi engagé à se libéraliser.

La fin du régime est prévisible, mais elle devrait peut-être se faire d'une manière plus humaine, plus douce et nous retrouvons ici l'enseignement de Jean-Paul II avant la chute du monde soviétique, qui était l'enseignement de la non-violence. Sans aucun doute, cinq années après, en 2003, la situation à Cuba ne répond pas à l'attente du pape Jean-Paul II : le raidissement sur le plan intérieur a été manifeste – 3 Cubains fusillés en avril, 78 dissidents condamnés à de lourdes peines de prison. Jean-Paul II réagit fermement, le 13 avril, par une lettre du Secrétaire d'État, Angelo Sodano, faisant part de *« la profonde douleur ressentie par le Saint-Père à l'annonce de peines très lourdes infligées récemment à de nombreux citoyens cubains, ainsi que de plusieurs condamnations à la peine capitale »*. La même lettre rappelle la nécessaire *« promotion d'un État moderne et démocratique »*.

*Le Liban*

Au moment où le Liban tente de se libérer de l'emprise syrienne, il est indispensable d'évoquer le souci constant de Jean-Paul II pour ce pays, qui était pour lui le symbole de l'œcuménisme et du dialogue interreligieux, grâce à une société où s'équilibraient harmonieusement, depuis des décennies, les communautés diverses, dans un climat de conciliation et de bonne entente. En août 1989, au pire moment de la crise syro-libanaise, Jean-Paul II ne put, contrairement à son souhait, se rendre à Beyrouth, mais il a résisté à toutes les fausses solutions, y compris Taëf, qui légitimait la présence syrienne. La situation aujourd'hui, si la fin de l'ingérence syrienne se confirmait, répondrait à son attente.

\* \*  
\*

Comment ne pas évoquer les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), alors même que Benoît XVI, à Cologne, a voulu respecter cet héritage de son prédécesseur ? Les JMJ révèlent chez Jean-Paul II un de ses atouts majeurs dans son action internationale.

Plus on lit et relit ses textes de caractère politique, plus on s'aperçoit que, quelle que soit l'intensité de la foi et d'un appel mystique chez Jean-Paul II, ce qui a soutenu cet homme tout au long de sa vie, c'est aussi la découverte philosophique, c'est-à-dire de l'école phénoménologique. Le cardinal Jean-Marie Lustiger, évoquant l'expérience de Solidarité et la pensée chrétienne, souligne cette force de la pensée quant au rôle du pape dans la crise polonaise qui a conduit en partie au monde nouveau de 1989 : *«remarquons au passage l'importance de la phénoménologie qui permet d'explorer le réel en échappant au carcan dans lequel l'enserme la dialectique hégélienne de Marx. On peut reconnaître cette démarche phénoménologique dans les discours du pape lors de ses voyages en Pologne»*. Sans aucun doute cette force de la pensée de Karol Wojtyła n'était pas étrangère à la séduction que ce dernier exerçait sur les jeunes.

Le caractère complexe de la culture de Jean-Paul II, grecque et latine, mais aussi germanique et slave, donne à sa disparition une dimension d'avenir, dans la mesure même où le monde d'aujourd'hui, scientifique, technologique, révolutionnaire dans le sens positif du mot, oublieux des guerres mondiales et des idéologies, a retrouvé, grâce à ce pape polonais, les racines d'un vrai humanisme, fondé sur la liberté, la vérité et le dialogue, et apte à surmonter de nouvelles épreuves violentes et irrationnelles. Les successeurs de ce pape ne pourront échapper à son ombre immense.